



LE LANCEUR DE DÉS

MAHMOUD DARWICH

Qui suis-je pour vous dire
ce que je vous dis,
moi qui ne fus pierre polie par l'eau
pour devenir visage
ni roseau troué par le vent
pour devenir flûte...

Je suis le lanceur de dés.
Je gagne des fois, je perds d'autres fois.
Je suis comme vous
ou un peu moins...

Je suis né près du puits
et des trois arbres solitaires telles
des nonnes.

Je suis né sans flonflons ni sage-femme.
J'ai reçu mon nom par hasard,
par hasard,
appartenu à une famille,
et hérité de ses traits, ses caractères
et ses maladies :

Premièrement : Problèmes artériels
et hypertension

Deuxièmement : Pudeur devant le père,
la mère et la grand-mère-arbre.

Troisièmement : Illusion que la grippe se
guérit par une infusion chaude de camomille.

Quatrièmement : Paresse à évoquer
l'antilope et l'alouette.

Cinquièmement : Ennui durant les

nuits d'hiver.

Sixièmement : Inaptitude flagrante au chant.

Je n'étais pour rien dans ce que je fus.
Le hasard m'a fait de sexe masculin...,
par hasard j'ai vu l'astre lunaire,
pâle tel un citron,
courtiser les femmes encore réveillées
et je n'ai pas fait d'effort pour trouver
un grain de beauté
au plus intime de mon corps !

J'aurais pu ne pas exister,
mon père aurait pu ne pas épouser ma mère,
j'aurais pu connaître le sort de ma sœur
qui poussa un cri puis mourut
sans se rendre compte
qu'elle n'était née qu'une heure
et qu'elle n'avait pas connu sa mère...
J'aurais pu subir le sort des œufs
de pigeon brisés avant d'éclore.

J'ai par hasard échappé
à l'accident d'autobus,
le jour où j'ai manqué l'excursion scolaire.
Plongé la nuit dans la lecture
d'un roman d'amour,
J'avais oublié l'existence et ses vicissitudes
pour m'identifier à l'auteur

et à l'amant-victime.
Je fus ainsi le martyr de l'amour
dans le romain
et le rescapé de l'accident de la route.

Je n'étais pour rien dans mes jeux avec
la mer,
mais j'étais un enfant inconscient,
de ceux sensibles aux attraits d'une eau
qui appelle : Viens à moi !
Je n'étais pour rien dans mon salut.
Un goéland humain m'a sauvé,
qui avait vu les vagues me capturer
et paralyser mes bras.

J'aurais pu ne pas être possédé
par le djinn de la *Mu'allaqa* antéislamique,
si la porte de la maison avait donné sur
le nord,
si elle ne s'ouvrait sur la mer,
si la patrouille de l'armée n'avait repéré
le feu des villages cuisant la nuit,
si quinze martyrs avaient
une fois encore dressé des barricades,
si ces campagnes ne s'étaient brisées.
Je serais peut-être devenu un olivier,
un professeur de géographie,
un expert ès royaumes des fourmis
ou gardien de l'écho !

Qui suis-je pour vous dire
ce que je vous dis
à la porte de l'église,
moi qui ne suis qu'un lanceur de dés
entre prédateur et proie.
J'ai gagné en lucidité,
non pour jouir de ma nuit étoilée
mais pour être témoin du massacre.

J'en ai réchappé par hasard :
J'étais plus petit qu'une cible militaire,
plus grand qu'une abeille

butinant les fleurs de la haie.
J'ai eu très peur pour mes frères et
mon père,
peur pour un temps de verre,
peur pour mon chat, mon lapin,
pour une lune ensorcelante
au-dessus du haut minaret,
j'ai eu peur pour les grappes de la vigne,
pendantes comme les mamelles de notre
chienne...
La peur marcha en moi et je marchai en elle,
nu-pieds, renonçant à mes petits souvenirs
d'attentes du lendemain.
Plus le temps pour le lendemain.

Je marche. Je me hâte. Je cours. Je monte.
Je descends.
Je crie. J'aboie. Je glapis. J'appelle. Je hulule.
J'accélère.
Je ralentis. Je bascule. Je m'allège.
Je me dessèche.
J'avance. Je vole. Je vois. Je ne vois pas.
Je trébuche.
Je jaunis. Je verdis. Je blêmis. Je me fends.
Je larmoie.
J'ai soif. Je fatigue. J'ai faim. Je tombe.
Je me relève.
Je cours. J'oublie. Je vois. Je ne vois pas.
Je me souviens.
J'entends. Je recouvre la vue. Je délire.
J'hallucine.
Je chuchote. Je crie. Je ne peux. Je gémiss.
Je m'affole.
Je m'é gare. Je diminue. Je me multiplie.
Je tombe.
Je m'envole. J'atterris. Je saigne.
Je m'évanouis.

Par hasard ou fuyant l'armée,
les loups avaient, par bonheur, déserté
le lieu.

Je n'étais pour rien dans ce que fut ma vie
si ce n'est de lui dire
lorsqu'elle m'apprit ses cantates :
« Y en a-t-il d'autres encore ? »,
puis d'allumer sa lampe
et tenter de les remanier...

J'aurais pu ne pas être une hirondelle
si le vent l'avait voulu
et le vent est la providence du voyageur ...,
qu'il soit de nord, d'est ou l'ouest.
Le Sud quant à lui
me fut dur et insaisissable
car le Sud est mon pays.
je devins métaphore d'hirondelle,
planant par printemps et automne
au-dessus des débris...,
baptisant mon plumage à l'eau du lac
puis prolongeant mon salut
au Nazaréen immortel,
car le souffle de Dieu l'habite
et Dieu est la providence des prophètes...

J'ai la chance d'être le voisin de la divinité...
la malchance que la croix
soit l'échelle éternelle à notre lendemain !

Qui suis-je pour vous dire
ce que je vous dis,
qui suis-je ?

L'inspiration aurait pu ne pas être mon alliée
et l'inspiration est la chance des solitaires.
Le poème est un lanceur de dés
sur un carré d'obscurité,
il éclaire ou n'éclaire pas
et les mots tombent alors
ainsi que plume sur le sable.

Je n'ai pour rôle dans le poème
que d'obtempérer à sa cadence :
mouvement des sens,

chacun corrigeant l'autre,
intuition qui révèle un sens,
pâmoison dans l'écho des mots,
mon image partie
de mon moi à un autre,
ma confiance en moi
et ma nostalgie de la source.

Je n'ai de rôle dans le poème
que si l'inspiration tarit
et l'inspiration est l'atout du talentueux
s'il s'applique.
J'aurais pu ne pas tomber amoureux de
la jeune fille
si elle ne m'avait demandé l'heure,
si je n'avais été en chemin pour le cinéma...
Elle aurait pu ne pas être la métisse
qu'elle était
ni une idée foncée et ambiguë.

Ainsi naissent les mots. J'exerce mon cœur
à l'amour pour qu'il contienne
les roses et les épines...

Mystiques mes termes, charnelles mes envies
et je ne suis celui que je suis aujourd'hui
que si le couple se forme :
mon moi et son autre féminin.

Amour ! Qui es-tu ?

Tu es tellement toi et pas toi.

Amour. Lève-toi sur nous,
tempêtes tonnantes,

que nous devenions ce que tu souhaites,
l'incarnation du céleste dans la chair,
et dissous-toi dans un déversoir
qui déborde de tous les côtés,
car, lisible ou déguisé,
tu n'as pas de forme
et nous t'aimons lorsque nous tombons
amoureux
par hasard.

Tu es la chance des malheureux.

